

DEUX RONDS

LE PERE PEINARD



Réflexes

d'un
GNIAFF

PARAISSANT LE DIMANCHE

ABONNEMENTS
France

Un an 6 fr.
Six mois..... 3 —
Trois mois..... 1 fr. 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION

123, Rue Montmartre. 123, PARIS

ABONNEMENTS
Extérieur

Un an..... 8 fr.
Six mois..... 4 —
Trois mois..... 2 —

SALUT AUX BONS BOUGRES! ZUT, AUX CHAMEAUCRATES!

VICTOIRE DES GREVISTES DE VIENNE

Primes épolantes du PÈRE PEINARD



SALUT AUX BONS BOUGRES

Eh oui, les fistons, le gniaff-journaliste reprend sa plume et lève son tire-pied.

Il repique à la bataille, plus hardi et plus enragé, après avoir, pendant quelques mois (tant qu'a duré le *Journal du Peuple*), profité de ce que d'autres étaient à la besogne pour soufler un brin.

On est de vieilles connaissances!

Je pourrais donc, à la rigueur, ne pas me décarcasser pour expliquer ce que j'ai dans le ventre et dans la cafetière.

Pourtant, comme j'espère bien qu'aux vieux amis, il va s'en ajouter des nouveaux, qui se paieront nos flanches, je vais me fendre de quelques palabres explicatives.

MON PROGRAMME

Le programme du vieux gniaff est aussi connu que la crapulerie des généraux: il est plus bref que la Constitution de 1793 et a été formulé, il y a un peu plus d'un siècle, par l'Ancien, le Père Duchêne:

« Je ne veux pas que l'on m'em...mielle! »

C'est franc. Ça sert sans qu'on le mâche! Et cette déclaration autrement épolante que celle des Droits de l'Homme et du Citoyen, répond à tout, contient tout, suffit à tout!

Le jour où le populo ne sera plus emmiellé, c'est le jour où patrons, gouvernants, raticions, juges et autres sangsues têteront les pissenlits par la racine.

Et, en ce jour-là, le soleil luira pour tous et pour tous la table sera mise.

Mais, mille marnites, ça ne viendra pas tout de go! La saison est passée où les caillies tombaient du ciel, toutes rôties et enveloppées dans des feuilles de vigne.

Pour lors, si nous tenons à ce que la Sociale nous fasse risette, il faut faire nos affaires nous-mêmes et ne compter que sur notre poigne.

Certains types écrivent qu'il y a mèche d'arriver à quelque chose en confiant le soin de nos intérêts à des élus entre les pattes desquels on abdique sa souveraineté individuelle. Ceux qui prétendent cela sont, ou bien aussi cruches, ou bien aussi canailles que les abrutisseurs qui nous prêchent la confiance en Dieu.

Croire en l'intervention divine ou se fier à la bienveillance de l'Etat, c'est identique superstition.

Y a qu'une chose vraie et bonne: l'action directe du populo.

Et, foutre, ceux qui s'imaginent que pour agir il faut que se présentent des circonstances exceptionnelles, se montent le bobècheon.

Certes, pour faire le saut de la société bourgeoise dans la société galbeuse où il n'y aura plus ni riches, ni pauvres, ni dirigeants, ni dirigés, il y faudra un sacré coup de chambard.

Mais, d'ici là, on peut préparer le terrain.

C'est la besogne à laquelle est attelé le Père Peinard.

Il y a deux façons de comprendre la

chose: en obliquant vers la politique ou en aiguillant sur les questions sociales et économiques.

La Politique?

Le vieux gniaff s'en occupera juste assez pour en fiche la salopise en lumière; par l'accumulation des faits, il prouvera la malfaisance permanente des gouvernants.

Puis, c'est avec une faramineuse jubilation qu'il croquera les souteneurs de la société actuelle.

Les Galonnards qui abratissent nos fistons dans les casernes, au point de les transformer en assassins de leurs paternefs, de leurs frangins et de leurs amis.

Les Raticions qui rêvent le rétablissement de l'Inquisition et qui, avec leurs cochonnes de Croix, empoisonnent le pays.

Les Juges qui distribuent l'Injustice, au gré des dirigeants, sont patelins avec les gros bandits et teignes avec les mistouffiers.

Pas un de ces chameaux, non plus que les autres vermines, ne passera au ravers et n'évitera l'astiquage du Père Peinard.

La Question sociale

Ah, fichtre, ceci est une autre paire de manches!

C'est aux questions économiques, qui sont la trame de la Vie, que le Père Peinard donnera la première place: il s'intéressera aux moindres rouspétances des exploités et jublera chaque fois qu'il verra une floppée d'entre eux laisser les politiciens à leurs billevesées et partir carrément en guerre contre leurs singes.

Les grèves et tout ce qui s'en suit: exodes, hovecottages, sabotages... de tout

cela, le Père Peinard ne perdra pas une bouchée.

Et, comme de juste, il ne perdra pas un geste des groupements corporatifs qui, par la vulgarisation de l'idée de Grève générale, poussent richement à la roue de la Sociale.

—o—
Sur ce, je pose ma chique.

Il fait soif... On s'en va boire une verree de picolo, avec quelques copains... et on va trinquer à la santé des lecteurs de Père Peinard et à la prochaine venue de la Sociale.



La Vache à lait!

Nos bouffe-galette sont de retour; après avoir battu leur flemme pendant une quinzaine, en l'honneur du jour de l'an, ils ont rappliqué à l'aquarium.

L'ouverture a eu lieu mardi.

Comme de juste, c'est surtout la buvette qui s'est trouvée ouverte. C'est là que s'est tenue la véritable séance..., et elle continuera!

Puisque j'en suis à parler des bouffe-galette, je ne vais pas lâcher le bout sans jaspiner du budget qu'ils vont nous équilibrer à la flan.

Mais, bonnes gourdes prolétariennes, nous sommes d'excellentes vaches à lait!

On peut nous traire à volonté. Notre pis est archi-plein. D'ailleurs, plein ou vide, c'est le même tabac: quand y a plus de lait, on nous tire le sang..., et nous ne rouspétons pas!

Tout ce que je pourrais dégoiser sur ce chapitre ne serait pas aussi éloquent que l'alignement des chiffres que je vais coller sous le blair des bons bougres:

Savez-vous ce que nous coûtera cette année-ci, l'Etat et sa séquelle? Une babiole, presque rien: l'addition donne un total minimum de 3 milliards 537 millions.

Il y a un temps où la rengaine courante que débitaient les bouffe-galette était de faire des économies.

Peut-être bien en font-ils — pour eux, — mais à nos dépens!

En effet depuis qu'on nous emberlificotte avec le truc des économies on n'a fait qu'augmenter le total des millions. Tant et si bien qu'aujourd'hui le budget est plus chargé qu'après la guerre franco-allemande.

En 1874 nous aboulions à l'Etat 2 milliards 544 millions.

En 1900, nous lui cracherons un milliard de plus!

Au lieu d'économiser, on a toujours augmenté les dépenses: de 1874 à 1898, on les a augmentées d'une moyenne de 36 millions par an; en 1899, on a fait mieux, l'augmentation a été de 43 millions. Mais 1900 va faire la pige! Ce coup-ci l'augmentation sera de 60 millions.

Quand s'arrêtera-t-on?

Le jour où le populo aura soupé de casquer à perpète.

—o—

Et la dette publique? Elle n'est pas ordinaire, nom de dieu! Elle monte à trente milliards.

En 1874, il nous fallait abouler annuellement 985 millions aux rentiers. Aujourd'hui, il nous faut cracher à cette vermine 275 millions de plus, soit, par an, un milliard 152 millions.

Il n'y a pas de pays au monde où le nombre des feignasses qui vivent des rentes de l'Etat soit aussi considérable qu'en France.

Pour faire face à toutes ces dépenses, chaque matin, avant de nous laisser le temps de nous curer les ongles, l'Etat soutire, — directement ou indirectement, — cinq sous à chacun de nous

Oui, cré pétard, cinq sous par tête! Par conséquent le bon bougre qui a sa compagne et trois gosses à la clé doit, avant tout, abouler à l'Etat cinq fois cinq sous, — total vingt-cinq sous.

Voilà qui diminue rudement la journée d'un prolo!

Au surplus, quand je dis que chaque Français casque cinq sous, je suppose que tous financent également. Or, cela n'est pas! Il y a des fil-de-soie, — les patrons, les proprios, etc. — qui s'alignent pour ne jamais payer un radis: ils mettent leur impôt sur le dos du prolo et le forcent à financer à leur place.

Si bien qu'au bout du compte, le populo est seul à payer, — et les richards de tout acabit vivent simplement à ses crochets.

—o—

Mais, enfin, sans entrer dans le détail des ricochets que fait l'impôt pour rebondir, le dernier coup, sur le dos du prolo — en supposant que tous les Français, jeunes et vieux, casquent la même somme — la charge des impôts, payés à l'Etat par chaque Français est de 75 francs par an.

Outre ça, il y a la bonne galette à verser à la municipalité. Donc, la dose augmente encore!

Dans les autres patelins, les populos sont moins ébrillés: un Anglais ne paie guère que 60 francs par an (nous, c'est 75 francs!)

Quant aux prussiens et aux belges, ils payent à l'Etat deux fois et demi de moins que nous, — juste 30 francs, — tandis que les Autrichiens et les Hollandais aboulent 44 francs par tête.

Avons-nous à espérer que nos bouffe-galette se décideront enfin à réduire les impôts?

Je l'en fiche! Autant vaudrait attendre que les poules pissent.

D'ailleurs une diminution d'impôts ne changerait pas bezeff à la situation. Il n'y aura rien de fait tant que nous n'aurons pas déchiré les pages du Grand Livre de la Dette, pour en faire du papier torcheculatif.

SURLA TOMBE DE BLANQUI

Assommades policières

—o—

Tous les ans, les blanquistes ont coutume d'aller, le premier dimanche de janvier, manifester sur la tombe de Blanqui, pour affirmer le respect qu'ils gardent au vieux révolutionnaire.

Or, coïncidence bougrement épatante pour ceux qui attendent le salut social d'un « bon gouvernement » — et les blanquistes sont de ceux-là! — ces manifestations annuelles ne sont jamais tant troublées et entravées par la pestaille que lorsqu'un ministère « avancé » tient la queue de la poêle.

Ainsi, il y a quelques années, sous le ministère radical dont Bourgeois était le chef de file, en janvier 1896, la manifestation blanquiste fut passée à tabac dans les grands prix.

Cette année, ça a été kif-kif bourriquo!

Est-ce parce que Millerand est ministre? Ou bien la police a-t-elle l'intention de démontrer au populo avec des arguments frappants, que tous les gouvernements se ressemblent et que le meilleur ne vaut pas tripette?

Toujours est-il que, dimanche dernier, si la ficelle n'avait pas été expédiée au Père Lachaise, contre les manifestants, elle n'aurait pas eu occasion de les assommer.

Mais non! Le gouvernement actuel, — malgré qu'il se prétende de « défense républicaine », — a voulu sortir ses sergots et étaler sa force. C'est idiot! Car, c'est surtout les jours de manifestation qu'on devrait laisser en cage ces bêtes malfaisantes.

Il en est résulté ce qui était fatal: des assommades de bons bougres!

Les manifestants défilaient gentiment, dans le cimetière: suivant l'allée qui conduit de la tombe de Blanqui à la Porte de la Réunion, quand, sans dire gare, une bande de bicards leur sont tombés sur le casaque. Il n'y avait pas eu la plus petite provocation: les bons bougres ne s'étaient

même pas bouché le nez devant la rousse. Tout ce qu'on aurait pu leur reprocher c'est d'avoir crié: « A bas Rochefort! A bas la calotte! » Il reste à savoir si ces deux cris sont assez séditieux pour justifier des assommades?

Le populo qui circulait nombreux dans le cimetière — sans manifester, — s'est attroupe et s'est indigné des brutalités policières. Les bicards sachant qu'en pareille circonstance il leur suffit de payer de tout pour calmer l'indignation des foules, ont eu l'aplomb de prétendre que s'ils ont assommé les manifestants c'est parce qu'un « monsieur leur avait dit qu'un des révolutionnaires venait de jeter un couteau-poignard derrière une tombe. »

En supposant véridique ce mensonge, il résulterait du boniment des flics que le manifestant avait jeté son couteau-poignard... Donc, il n'avait pas l'intention de s'en servir.

Alors, pourquoi passer à tabac une demi-douzaine de bons bougres?

La vérité est que les sergots ne voulaient pas revenir bredouille.

Conséquemment, les plus criminels dans cette affaire sont ceux qui ont fait marcher ces brutes, — c'est-à-dire le préfet de police et les ministres.

Y a d'ailleurs pas à en vouloir trop à Millerand: il est ministre, il faut qu'il gouverne!

Un gouvernement a pour fonction de protéger les riches, de secourir les exploités quand leurs prolös se fichent en grève, d'empêcher les gas d'attaque de se balader dans les rues et de manifester leurs opinions. En un mot, un gouvernement est une machine à comprimer le populo. Il en a toujours été ainsi, et il n'y a pas de raison pour que ça change parce qu'il y a un ou deux ministres qui se prétendent socialistes.

L'UNITÉ SOCIALISTE

—o—

C'est du bougrement réchauffé, les micromacs du Congrès socialiste de décembre dernier. Et, pourtant, quoique arrivant tard, je tiens à dégoiser mon sentiment sur cette grande parlotte, car elle est le point de départ d'une orientation nouvelle.

Jusque là, malgré que le révolutionnarisme des grands chefs socialos ne fût guère très bon teint, c'était quand même, du révolutionnarisme.

Aujourd'hui, macache! Les socialos à la manqué se sont allégés du mince bagage révolutionnaire qui leur restait et ils ont carrément piqué une tête dans le marécage politiciard.

Y a pas à tortiller: le socialisme révolutionnaire est mort! On l'a enterré au Congrès de décembre et sur sa tombe on a planté une ronce qui pourra bien donner des gratte-culs, — mais pas de roses!

Le socialisme parlementaire a chaussé les souliers du mort et il existe seul: y en a plus que pour lui.

Les choses étaient tellement emmanchées qu'il n'en pouvait être autrement; les deux éléments qui auraient pu éviter cette finale — les chambres syndicales et les groupes anarchos — étaient exclus du congrès. En effet, pour être admis, il fallait se soumettre à un « Credo »: se déclarer partisan de la conquête des pouvoirs publics et de la ragougnasse électorale.

Les anarchos qui en pincant pour la démolition des pouvoirs publics et non pour leur conquête et qui estiment autant l'action révolutionnaire qu'ils méprisent l'action électorale ne pouvaient accepter le « Credo ».

Quant aux syndicats, malgré les éléments divers qui se trouvent dans ces groupements, l'idée qui y domine est une répulsion instinctive pour tout ce qui a rapport à la Politique. Aussi ne faut-il pas songer à leur soutirer une Déclaration politicienne: ils veulent, tout au moins, conserver la neutralité. C'est ce qui explique pourquoi il s'est à peine trouvé deux douzaines de Syndicats pour adhérer au Congrès et prononcer « l'acte de foi » exigé.

Donc, les délégués s'étant recrutés uniquement parmi les socialistes qui sont encore embrenés de politiciarderie, il est tout naturel qu'ils aient fait l'union sur le terrain parlementaire et aient accouché d'une sorte de gouvernement socialiste auquel, illico, a déjà été concédé le privilège de censurer et de mettre à l'index ceux qui ne marcheront pas à son gré.

Les Allemands, qui ont en piètre esti-

des le suffrage universel et les moyens par...

Est-ce des une session ? Faut-il être pas...

Les Allemands se sont effacés ? Est-ce...

En tout cas, ne vont supporter les...

—6—

La question Millérand a été le prétexte...

En réalité, tout le monde avait pu si...

Qu'est devenu le Variante qui en 1874...

Qu'est devenu le Guéde qui en 1871...

Comment donc prendre au sérieux les...

De province avaient appliqué une façon...

En se vulgarisant les théories socialistes...

Or, l'unification étant faite dans la...

C'est ce qui a eu lieu et ce sont les...

C'est tellement vrai qu'au Congrès, à un...

Une autre côté, ce sont des délégués...

Les Fédérations départementales, nées...

Puis, laissez grandir les Fédérations...

commencer de travers le Comité directeur...

Multitudinairement, il y a un autre...

C'est la porte ouverte aux rivaux, aux...

Et ce sera toujours le même fouillis...

Comme je le disais en commençant, le...

Est-ce à dire qu'il n'y a plus de révo...

Pour ce non ? Surtout, de nouveaux...

On en recourra.



Une brochette de sept innocents

Il y avait au siècle bon de temps que...

Quant aux chats-fourrés qui avaient...

Le simple bon sens indiquait que les...

Ni vu, ni connu, le l'embrouille !

Les pauvres lions qui furent arrêtés, et...

Ensuite, quand il fallut établir l'accusa...

Donc, si les juges chargés de cette...

Mais les Magnard ne fournirent pas...

Or, la gouvernance avait besoin, pour...

Il fallait parer à ce pas révoquer le...

Revenant à son affaire, nous aurons...

Quel est l'adieu, nous de Dieu ?

C'est qu'en effet, si malade que soit...

Si l'a raté son crime, ce n'est pas de...

C'est pour rien, nous de Dieu !

Dans quelques jours, le meurtre sera...

Il n'y avait qu'à en égaler si un...

—7—

Pourquoi donc les chats-fourrés de la...

Les pauvres gas avaient, sans motifs...

Mais voilà, ces sept innocents sont...

Comme ce furent des riches qui furent...

Ainsi, il y a une peine plus générale...

Le « degré civique » n'a pas de prison...

—8—

Un autre motif qui peut se voir...

Par exemple, imaginez qu'un jour...

Ah ! le pauvre ! On s'en va mainte...

On ne l'avait pas assésé pendant...

Et, on suppose qu'il l'aurait tué...

On a fait moins de crimes que pendant...

Quant à Paul Bary, il est resté à la...

Tout le monde devant lui l'aurait...

dans les verdicts rendus par les marchands d'injustice; ce n'est pas tant les incriminations et les actes qui déterminent la dose de la peine, mais bien la qualité et les opinions de l'accusé.

PRIMES ÉPOILANTES AUX ABONNÉS DU

Père Peinard

Le « PÈRE PEINARD » s'est aligné pour distribuer à ses abonnés des primes qui ne sont foute pas ordinaires :

DES RÉVEILS-MATIN ET DES MONTRES !

Pourquoi pas ? En attendant que sonne le réveil social il n'est pas inutile de savoir l'heure que marquent les cadrans capitalistes : ne serait-ce que pour arriver au bain au bon moment, afin de se garer des garces d'amendes, et aussi pour en sortir à l'heure et éviter de faire du rabiote au bénéfice du singe.

Or donc, à tout souscripteur d'un abonnement d'un an, il sera fait cadeau,

AU GRAND ŒIL

contre le versement des six francs de l'abonnement, d'un

RÉVEIL-MATIN

très chouette, tout nickelé, largeur 13 cent., hauteur 13 cent., marchant dans tous les sens pendant 30 heures.

Pour recevoir franco de port, dans une boîte, soigneusement emballée, le Réveil-Matin du PÈRE PEINARD, ajouter 1 franc au prix de l'abonnement.

Les souscripteurs que le Réveil-Matin n'aguichera pas, pourront pour

DEUX FRANCS

ajoutés au prix de l'abonnement (soit en tout 8 francs), offrir une

MONTRE A REMONTOIR

pour homme, boîte nickel, mouvement à cylindre, ou bien une

MONTRE DE GENÈVE

pour dame, à clé, huile rubis, mouvement à cylindre, métal simili-argent.

Pour recevoir franco de port, soigneusement emballée, la Montre du PÈRE PEINARD, ajouter un supplément de 50 centimes.

BULLETIN D'ABONNEMENT

M
demeurant rue
à
département
s'abonne pour un an au Père Peinard et verse la somme de (1)
donnant droit au Réveil, à la Montre à remontoir, à la Montre pour dame (biffer deux des trois indications de prime) et j'ajoute pour recevoir la prime franco à l'adresse suivante :

(1) 1° Six francs, pour recevoir un Réveil; huit francs, pour recevoir une Montre.
2° Ajouter 1 fr. pour recevoir le Réveil franco, ou 50 centimes pour recevoir une Montre.

LES CHANSONS DE POTTIER

Les anciens lecteurs du « Père Peinard » connaissent une partie de l'œuvre d'Eugène Pottier, — mais ils ne connaissent foute pas tout ! Aussi, de temps à autre, on leur en servira.

Pottier fut un rude poète. Mais, comme au lieu de roucouler des balivernes abrutissantes, encenser les riches et peloter les puissants il pondit des chansons galbeuses, pleines de souffle et de virulence, disant la misère du peuple et clamant ses espoirs de chambardement, il a vécu ignoré.

Et il est mort déshonoré, comme il convient à un gas de son tempérament et de son mérite, dans la sale société actuelle. Il y a de ça une douzaine d'années, — et c'est à peine si on le connaît, même parmi les bons bougres qui bataillent pour la sociale. Ses chansons se fredonnent peu, — à part « l'Internationale » qui est quasiment devenue la « Marseillaise » socialiste.

Des admirateurs de Pottier songent à le statuer. Drôle d'idée ! La meilleure marque d'estime à donner à un poète du peuple est de répandre tant et plus ses chouettes goulantes. Et le « Père Peinard » y aidera de son mieux.

Aujourd'hui il publie.

N'en faut plus !

Pas-Froid-aux-Yeux, le faubourien,
Disait : « D'un tas de propre-à-rien
Il est temps qu'on se soulage,
« Sous le siège on les a bien vus,
« N'en faut plus !...
« Des asticots dans le fromage
« N'en faut plus !...
« La coterie, il n'en faut plus !... »

Faisant sa piaffe et cassant d'or,
Vois-tu ce crâne Etat-Major
S'absinthant les jours de batailles ?
Guerriers foireux, bourreaux poilus
N'en faut plus !...
Des exécuteurs de Versailles
N'en faut plus !...
« La coterie, il n'en faut plus !... »

Et ces camelots du bon Dieu
Battant comtois dans le saint lieu,
Vendant la Salette salée
Contrôlée au cœur de Jésus,
N'en faut plus !...
Des Mangins de l'Immaculée
N'en faut plus !...
« La coterie, il n'en faut plus !... »

Et ces vieux larbins herminés
Qui, de nos Mandrins couronnés,
Rincent cuvette et pot de chambre
En guillotinant les vaincus,
N'en faut plus !...
Des lèche-culs du Deux-Décembre
N'en faut plus !...
« La coterie, il n'en faut plus !... »

Et ces mercadets si rupins
Ayant mis sur tout leurs grappins,
Boulottant la Banque en julienne
Et l'ouvrier cuit dans son jus,
N'en faut plus !...
Des mange-ta-part-et-la-mienne
N'en faut plus !...
« La coterie, il n'en faut plus !... »

Et ces patrons de l'atelier
Qui s' fichent du journalier,
Font de la pose radicale
Et sont chez eux rois absolus,
N'en faut plus !...
De tous ces czars en chrysocale
N'en faut plus !...
« La coterie, il n'en faut plus !... »

Peux-tu me dire ce qu'ils font ?
Ils font leur poussière — ils en sont.
Il faudra nous lever en masse,
Un beau jour, et souffler dessus,
N'en faut plus !...
C'est sale et ça tient de la place,
N'en faut plus !...
« La coterie, il n'en faut plus !... »

TUYAUX CORPORATIFS

CONGRES DU BATIMENT

Durant l'Exposition, il se dévidera à Paris une trifouillée de congrès.

Outre les congrès officiels, il y aura le congrès révolutionnaire et antiparlementaire et aussi une ribambelle de congrès corporatifs.

La Fédération du Bâtiment en emmanche deux : primo, le congrès du bâtiment, qui aura lieu au début du grand congrès corporatif; deuxième, une conférence internationale du Bâtiment, qui se tiendra au cours du grand congrès international corporatif.

Les propositions à soumettre à ce congrès doivent parvenir au secrétariat (113, rue du Mont-Cenis, Paris) avant le 1er mars.

Ce congrès et cette conférence auront de l'intérêt, d'autant plus que les gas du Bâtiment tiennent la Politicaille en juste méfiance. Ils sont payés pour ! N'est-ce pas les sociaux politicards qui, en septembre dernier, leur ont flanqué dans les guibolles les histoires de Gamelle subventionneur de syndicats ? Mensonges que ces ragougnasses !

Mais mensonges qui ont eu pour résultat d'empêcher la déclaration de grève générale du bâtiment qui se mijotait... et d'éviter des ennuis à Millerand.

Babillarde d'un Campluchard

L'Impôt foncier et les Médocains

Que les copains me pardonnent d'avoir attendu si tard pour leur causer de la chose et, kif-kif ce marquis tant fameux, dont pourtant le nom m'échappe, d'arriver ce coup-ci, huit jours après la bataille.

La faute en est au vieux gnaff qui, depuis un sacré bout de temps, avait rogné les ailes à son caneton, remisé son tire-pied, mis un bouchon à ses engueulades, ébréché sa plume, posé sa chique et fait le mort.

Ce n'est pas des esbrouffes de Déroulède, pas plus que des manigances de la Haute Cour que je veux jacter. Foute pas ! Autant me chaut Martin comme un autre âne et les accusés que les juges. J'aimerais mieux une basse-cour bien garnie de belle et bonne volaille que toutes les Hautes Cours possibles et imaginables, peuplées de gibier sénatorial.

Non ! Ce dont je veux entretenir les vieux bougres qui ont déjà lu mes babillardes, en même temps que les jeunes fistons, nouveaux venus qui en pincet pour la Sociale, c'est d'une affaire qui a fait pas mal de pétard, non dans le Landerneau classique, mais dans le département de la Gironde, dans l'arrondissement de Lesparre, dans le Médoc.

Oui, viédaze, c'est tout simplement sur les ronchonades des Médocains contre les taxes que je vais me fendre d'une tartine.

Il en est passé de l'eau sous la Gironde, et les flots de l'Océan ont souvent battu les dunes médocaines, depuis le temps où le précurseur anarcho, la Boétie, qualifiait ce patelin de « contrée sauvage et solitaire dont les habitants juchés sur de hautes échasses et vêtus de peaux de moutons, ont moins l'air d'hommes que de fantômes » et même depuis le temps où le joyeux « Meste Verdié » en faisait la terre natale des loups-garous et des sorciers.

Ses landes et ses friches se sont transformées en riches vignobles, et ce sol caillouteux a produit un picolo capable de ressusciter un mort. Bonne raison pour les richards de fiche leur grappin sur ces bonnes terres ! Et ils n'ont pas raté le coche. La grande propriété a fait florès. Le pauvre Naboth a vu son champ — et lui-même en chair et en os, — passer sous les griffes d'Achab.

Puisque j'évoque un souvenir biblique constatons — sans être le moins du monde bouffe-youpins, — que quelques-uns de ces grands domaines sont sous la coupe des capitalistes juifs : le Roi des Grinches a le cru le plus haut classé, le Château-Laffitte; une altesse de sa famille a le Mouton-Rothschild; après eux viennent les Heine, les Halphen, etc., etc.

L'autre ennemi de nos nationalistes, l'Angliche, est aussi pas mal représenté et, si j'étais un brin anglophobe, je pourrais seriner que, pour la deuxième fois, l'anglais a conquis la Guyenne, — comme ce grand farceur d'Alphonse Daudet disait que les Romains avaient reconquis la Gaule, parce que le Midi envoyait à Paris, ses Marius, ses Clovis et ses Numa.

Mais qu'important la nationalité ou la confession du voleur ? Anglais ou Français, juif ou chrétien, le capitaliste est le larron qu'il importe de déloger au plus vite, avec tous les honneurs et les coups de pied au derrière que méritent son rang et ses qualités.

Je viens de dire que le Château-Laffitte, d' Roi des Grinches, est le premier cru du Médoc. Pourquoi ? N'allez pas chercher midi à quatorze heures : tout bonnement parce que Rothschild est le plus riche.

La preuve c'est que, tout à côté, même terrain et mêmes cépages, les prix changent comme la nuit et le jour. Il y a toute une série de gradations : deuxième, troisième et quatrième crus, ensuite les crus bourgeois et, comme finale, les crus payans.

Seulement, le picolo de ces derniers se vendra tout juste quatre cents francs le tonneau, quand la vinasse rothschildienne arrivera à cinq ou six mille.

Comme ce n'était pas assez que les payans soient rousés par la clique capitaliste, l'Etat s'est chargé de compléter la mistouffe par un plumage qui n'est pas piqué des vers.

Dans la répartition des impôts le conseil général de la Gironde a eu la main lourde pour l'arrondissement de Lesparre : il a collé sur le poil des propriétaires cent mille francs de majoration sur l'impôt foncier.

Le prétexte a été vite trouvé : « les vins du Médoc se vendent à des prix supérieurs ; il est donc juste que les Médocains casquent un peu plus. »

Je viens de démontrer que les prix supérieurs ne s'appliquent qu'aux produits des richards ; quant aux crus payans un autre avaro les attige, la mévente.

Déjà, à propos des vins du Midi j'ai eu l'occasion de dire mes sentiments sur la mévente : le prolo de la ville n'achète pas les produits agricoles, parce qu'il est insuffisamment payé, et le prolo de la campluche n'achète pas les produits industriels et manufacturés, faute de pouvoir bazarder ses propres produits.

Tout est de guingois dans la garce de société actuelle : les intermédiaires onéreux amènent la mévente et le chômage. Pour se garer de ces deux fléaux il faudrait donc balayer les intermédiaires.

La gouvernance est un des plus rapaces intermédiaires qui nous rongent : ses mille suçoirs nous pompent la bourse et la vie à gogol et à jet continu. Lui foutre sur le museau quand son groin s'approche trop de l'auge est donc gain bénit et de bonne guerre.

Les gas du Médoc n'avaient pas tort de gueuler après les impôts et de maudire la gouvernance, — mais ils s'arrêtèrent, hélas, à une solution bien biscornue.

Au lieu d'imiter les Catalans et de dire carrément « Zut ! » au percepteur, ils eurent recours à cette suprême couillonnade ; la votellerie.

Tous ceux qui sont censés les représenter : conseillers généraux, d'arrondissement et de municipale démissionnèrent en chœur.

L'administration préfectorale dut nommer des maires d'office et convoquer les gourdisflots d'électeurs pour raffoier la baraghe, volontairement démantibulée.

Rendant hommage à l'abstention — préconisée par les seuls anarchos, — les engreneurs du mouvement engagèrent le troupeau électoral à faire, au premier tour, le vide autour des urnes.

Le conseil fut suivi à la lettre, — mais, hélas ! au premier tour seulement.

Sept dimanches ont été nécessaires pour réinstaller tout ce personnel. Dimanche dernier s'est joué le dernier acte, par l'élection des maires.

Maintenant, la prétendue protestation est faite et les bénéfices de contribuables sont couillons, après comme avant.

Tandis que, s'ils s'habituèrent à garder leur pognon, à mettre à la diète les goûts de la gouvernance qui tant nous coûtent et si peu nous servant, tout autre serait le résultat.

J'ignore ce qu'a produit la protestation des Catalans serrant les cordons de leur bourse mais je sais qu'elle a terrorisé l'Etat espagnol, au point qu'il a proclamé l'Etat de siège à Barcelone et assimilé les gas qui refusaient l'impôt à des révolutionnaires.

Et, de fait, le poids de l'impôt n'est-il pas un acte révolutionnaire, éminemment révolutionnaire ?

N'est-il pas pour le paysan le plus puissant levier de son émancipation, — le complément de la grève générale mijotée par les bons fieurs des usines ?

Et c'est pourquoi les politiciens n'en veulent rien savoir ! Quand, en 1894, les petits commerçants parisiens la mirent sur le tapis Goblet et Viviani firent des pieds et des pattes pour leur arracher cette idée de la calocig.

Mais, qu'importe ! Les politiciens ! Ils ne tiendront pas toujours le peuple en laisse et le jour approche où les fourchettes se tourneront contre le percepteur.

Et alors, non d'une pipe, on brisera l'auge ou tant de propres-à-rien ne s'engraisent pas avec de l'eau claire.

Le père BARBASSOU.



Les Tisseurs de Vienne

Au moment où je donne le dernier coup de sion à nos flanches on annonce la fin de la grève des tisseurs de Vienne : les patrons ont fait des concessions notables et le travail est repris.

Cette petite victoire est d'autant plus caractéristique que les politiciens n'ont guère fourré leur blair dans cette grève qui durait depuis deux mois.

Il y avait 900 grévistes du bagne Pascal-Valluit. Au début, les gas furent tout à fait sages : ils étaient conseillés par les députés socialistes. Puis, voyant qu'être sages ne les empêchait pas de tirer la langue, tandis que le singe rigolait de leurs fioles, ils ont perdu patience.

Du coup, la grève a pris un caractère révolutionnaire ; il y a eu des tamponnages sérieux entre les grévistes et la force armée (gendarmes et dragons) et, il est inutile d'ajouter que les conseils réfrigérants des pisse-froids n'ont pas été écoutés.

Entre temps, les grévistes tentaient de boycotter les produits de la maison Pascal-Valluit ; dans tous les patelins où elle débile des étoffes ils en indiquaient les marques afin que le populo refuse de les acheter.

Caouette initiative que celle-là ! Elle trouvera des imitateurs et donnera des résultats.

Quand les singes ont vu la tournure que prenait le mouvement, ils ont eu la chiasse et ont mis les pouces, — ce qui prouve qu'il n'y a rien de tel que l'énergie pour faire caner les patrons.

Dans la Loire

Moins bidards que les tisseurs de Vienne sont les prolos de St-Etienne. Après le coup de chien de la semaine dernière, où les prolos se sont battus tout un soir contre la police et la troupe, les gas ont été tellement blâmés par les socialistes politiciens, qu'ils n'osent plus bouger.

Pourtant, ce n'est qu'à cette soirée de grabuge qu'est due la sentence arbitrale pour les mineurs qui étaient en grève et dont Jaurès était l'arbitre.

Quant aux passementiers, ils continuent à être en grève, — et comme ils ne font pas de boucan, nul ne s'occupe d'eux.

Plus rouspéteuses se montrent les blanchisseuses de Saint-Etienne qui sont en grève depuis quelques jours.

A Montceau-les-Mines

Les mineurs étaient en grève il y a quelques jours ; ils ont repris le travail... mais, ça ne va que d'une patte !

Il vient de se produire quelques incidents pas ordinaires : au puits Magny, les mineurs ont refusé de travailler avec un garde-chiourme qui a reçu quelques guons, puis enfermé dans la cage et remonté d'autor.

Au puits Luey, chabanaïs de même catégorie : les mineurs ont hué un machiniste et lui ont fait une petite conduite de Grenoble.

Tout cela n'est pas rassurant pour les exploités ! Aussi les grosses légumes de la Compagnie ont une trouille... ça pue à quinze pas !

EN BANLIEUE

A la Wagonerie de Pantin

Si je vous disais qu'il y a des patrons qui sont bombardés faux-monnageurs, au nez et à la barbe de l'Etat qui les laisse faire... parce qu'ils sont capitalistes.

Il en va autrement quand ce sont des prolos qui s'avisent de transformer les cuillères et les fourchettes en pièces de quarante sous. Ceux-là trinquent dur quand ils sont pinces !

Il suffit donc d'être riche pour avoir le droit de tout faire.

C'est surtout en province qu'on dégotte des patrons battant monnaie.

Pourtant, on m'en signale un à Pantin : c'est le patron de l'usine du Pont de l'Oucre où se construisent les wagons.

Le siège en question, qui est en même

temps maire du patelin, s'y entend bougrement pour conserver le plus longtemps possible dans son coffre-fort la galette qu'il pêche dans la sueur de ses prolos.

Il a créé un système de casquement, par bons de vingt et de quarante sous, qui sont distribués tous les jours à ceux que la panade empêche d'attendre pendant quinze jours après leur fricot.

Cette fausse-monnaie, faite de bouts de carton, n'a cours que chez les bistrots des environs qui, pour le change, prélèvent un petit boni, — ils ne changent les bons qu'aux consommateurs. C'est l'excitation au frotage ; mais le singe y trouve son compte et il s'en fout.

Parait que son fourbi, — comme toutes les médailles, — à un revers. A preuve ce qui vient de se passer : quelques bougres à la coule ont fabriqué des faux bons qu'ils ont écoulés.

Ils ne faisaient qu'imiter le patron ! Puisqu'il s'est arrogé le droit de battre monnaie, pourquoi ses prolos ne feraient-ils pas la concurrence qu'il fait à l'Etat ?

Malheureusement pour eux, le truc a été découvert et le patron l'a trouvé mauvaise. Ne voulant pas endurer la concurrence il a porté plainte chez le quart-d'œil et, après un semblant d'enquête, on a coffré, au petit bonheur, deux pauvres bougres, — innocents peut-être. Et on n'a rien dit au galeux qui, au point de vue légal, est aussi coupable qu'eux.

Que vont devenir ces deux victimes ? Le capitalo s'en contrefout. C'est le cadet de ses soucis. Mais, qu'on les sale ou non, ça n'empêchera pas d'autres prolos de recommencer à battre monnaie, — kif-kif le singe.

Le bon moyen pour éviter qu'on se fasse mutuellement concurrence, en fabriquant de la monnaie plus ou moins fausse, serait d'agencer la boutique sociale de façon qu'on puisse consommer sans abouler ni pognon, ni billets bleus, ni bons de travail ni aucune autre valeur d'échange.

Il faudra qu'on vienne à ça, forcément, mille marmites !

MIRACLES SCIENTIFIQUES

Tout le monde centenaire. — La vaccination des alcooliques.

— 0 —

Voici que, bientôt, grâce à un savant de l'Institut Pasteur, Metchnikoff, nous serons presque en mesure de faire concurrence à Mathusalem et de nous laisser vivre un siècle... et le pouce.

Oui, nom de Dieu, si espatrouillant que ça paraisse, c'est tout ce qu'il y a de plus véridique : Metchnikoff est en train de couper la chique à la vieillesse.

Grâce à une série de drogues qu'on se fourrera sous le cuir, avec une petite seringue, — kif-kif la maudite morphine, — les bidards qui en useront seront mis à l'abri de la vieillesse et de la décrépitude et ils n'auront qu'à se laisser vivre gaillardement jusqu'au jour où l'envie leur viendra de dormir le dernier sommeil.

Turellement, tant que la société actuelle tiendra sur ses quilles, un tel remède ne sera guère qu'un remède de riches : la drogue d'éternelle jeunesse se vendra bougrement cherot, et seuls les types au sac pourront s'en payer.

D'ailleurs, serait-il bien utile que les prolos aient la possibilité de rester jeunes et forts tant et plus ? La belle jambe que ça leur ferait ! Ça ne leur procurerait guère que le plaisir de travailler plus longtemps à l'enrichissement des patrons. Et foutre, ce cochon de plaisir est loin d'être partagé !

Mais, cré pétard, il n'en sera pas tous jours ainsi : un de ces quatre matins, quand le chambardement général aura établi l'équilibre social et qu'il n'y aura plus de mange-tout, à côté de légions de crève-la-faim, le remède contre la vieillesse sera à la disposition de qui voudra ; et, comme il y aura de la joie à vivre, comme on se la coulera douce, nul ne se privera de rester guilleret le plus longtemps possible.

Ceci dit, voici en quoi consiste le miraculeux remède ; et d'abord notons les ritournades qui ont conduit Metchnikoff à chercher cet elixir mirobolant.

Ce sacré savant s'est dit que si nous cas-

ions notre pipe naturellement, nous devrions le faire avec joie, avec le désir de mourir. Quand on a mangé, on n'a plus faim; après le turbin de la journée on souhaite dormir... Il devrait en être de même de cette roupillade qu'est la mort: si elle ne venait qu'à son heure, elle serait désirée; elle ne l'est pas parce qu'elle nous fait risette trop tôt. La camarade s'amène avant que soit éveillé en nous l'instinct de la mort naturelle, et c'est pourquoi on y trouve un cheveu.

La faute en est à cette cochonne de vieillesse qui est le résultat d'un manque d'équilibre entre les divers éléments de notre carcasse... Notre corps est formé d'une innombrable tripatouillée de cellules qui ne vivent pas toutes en parfait accord: il y a de ces cellules qui bouffent les autres... Et dam, c'est nous qui pâtissons de ces guerres et de ces bouillottes: c'est ça qui fait la vieillesse!

Quand les cellules de notre corps se bouffent le nez, nos membres et nos organes s'atrophient, s'ankylosent, fonctionnent mal, — au total, vieillissent.

Voici comment, à tous les instants de l'existence, notre organisme se défend contre les microbes de l'extérieur, qui ne cherchent qu'à nous empoisonner: il y a des kyrielles de cellules qui n'ont d'autre fonction que de bouffer les microbes empoisonneurs. Ces cellules de défense ont été baptisées « microphages ».

Malheureusement, notre carcasse n'est pas farcie que de ces chouettes petits microphages; des ennemis enragés les guettent, — des voisins, — qui fourmillent dans notre corps; ce sont les « macrophages ».

Tant que dure la jeunesse et l'âge mûr les « macrophages » ne réussissent pas à entamer les « microphages »; ceux-ci sont costauds et résistent.

Mais, va te faire fiche! Voici que les macrophages se groupent autour d'une cellule microphage, et, petit à petit, sans que celle-ci puisse se défendre, ils la sucent, la mangent, l'avalent.

Sale coup pour notre santé! Dès lors, nos organes sont atteints: le nerf, la moelle, le cerveau...

Et le dévorage continue! Partout les macrophages bouillottent les microphages et il s'en suit l'atrophie des organes, la paralysie...

Après ces ruminades et ces constatations, Metchnikoff a conclu que le seul moyen d'enrayer la vieillesse, c'est de venir au secours des cellules microphages et de les empêcher d'être bouffées par les macrophages.

Il a cherché... et il a trouvé!

C'est toujours le coup des vaccins.

Il suffit de dégouter une série de vaccins qui redonnent de la vigueur aux cellules microphages du sang, du foie, du rein, des nerfs...

De ces vaccins faramineux qui agissent spécialement sur un seul et unique élément cellulaire, sans faire de bobo aux autres, y en a déjà de trouvés... et d'expérimentés!

Aussi, avant qu'il soit longtemps, grâce à ces injections de sérums divers, l'équilibre sera rétabli entre microphages et macrophages; leur lutte continuera — car il est nécessaire pour notre santé qu'elle continue — mais les macrophages ne pourront plus exterminer les microphages.

Conséquemment, finie la vieillesse! Et on se laissera vivre jusqu'au jour où, — tout comme vient le sommeil, — nous viendra l'envie naturelle d'aller sucer les pissenlits par la racine.

Après Metchnikoff, un autre faiseur de miracles, c'est Broca, un pharmacien qui, aidé des docteurs Sapelier et Thibault, a trouvé une binaire pour enlever aux alcooliques l'envie de s'intoxiquer.

C'est toujours le fourbi de l'injection d'un sérum avec une seringue!

Broca ayant appris que des morphomanes avaient été guéris avec du sérum d'animaux préalablement gavés de mor-

phine, s'est dit: Y a du bon! Je vais essayer le même truc pour les alcooliques.

Il achète un cheval et se met à le saouler en lui collant de l'alcool à 90° dans sa pâtée; le canasson avalait ça, fallait voir! si bien qu'il n'a pas été long à devenir alcoolique.

Il faut savoir que, chez les alcooliques, le sang subit des modifications particulières. Quand nos expérimentateurs ont jugé que le sang du canasson était à point, ils l'ont saigné, ont extrait le sérum de ce sang et l'ont injecté à des canards, à des poulets, à des cochons d'Inde qui avaient été habitués à bouillottes leur mangeaille saturée d'alcool.

Eh bien, une fois injectés, cochons d'Inde, poulets et canards ne voulaient plus rien savoir de la pâtée alcoolisée. Pas de danger qu'ils y goûtent! Ils auraient préféré crever à côté de leur ration.

Il restait à expérimenter la médication sur des poivrots. Ça a été fait et les résultats sont épatants!

Tous les ivrognes traités manifestaient déjà, même après une seule injection, leur horreur pour les mominettes.

Entre autres, un soiffeur enragé, qui a été injecté pendant une crise de delirium tremens, — et qui ignore qu'on l'a vacciné contre l'alcool, — a maintenant cessé de licher et il avait l'habitude d'étouffer tous les jours huit à dix perroquets et de s'enfoncer autant de petits verres.

Et les effets de cette vaccination sont renversants! Non seulement on fait perdre aux alcooliques l'envie de soiffer, mais c'est bien pire: au bout de deux ou trois injections, le type a un tel dégoût de l'alcool qu'il dégueulerait plutôt que d'en boire.

Voilà un chouette truc, mille tonnerres! Souhaitons qu'il se vulgarise vivement et devienne de pratique courante; les bistrots pourront la trouver mauvaise, — mais, bon dieu, la cause de la Révolution y gagnera!

Ce que la Bourgeoisie en a démolé des énergies avec ces cochons d'assommeurs qui pullulent dans les faubourgs. Et c'est pas fini!

Elle comprend ses intérêts et elle sait qu'autant que les prolos s'abreuveront sur le zinc des troquets, y a pas de pet qu'ils se révoltent.

L'alcool fait oublier un moment les trente-six mille cheries de l'existence, il semble redonner des nerfs aux pauvres bougres esquinés par le travail et ils s'y accoutument... Puis, une fois engrenés ils ne peuvent plus s'en dépêtrer, ils boivent jusqu'à la crevaision.

Le meilleur remède à l'alcoolisme serait donc de supprimer les causes qui l'engendrent: le jour où le populo aura l'existence assurée, le jour où il travaillera à son gré et non pendant des douze et quinze heures pour enrichir un galeux, il fréquentera les bibliothèques et il oubliera le chemin des assommeurs.

Mais foutre, si, d'ici là, le pharmacien Broca peut atténuer le mal, avec un mirifique sérum, ce ne sera pas du luxe!

ÉCRABOUILLAGE DE MINEURS

BILLY-MONTIGNY. — Dans les diverses catégories de prolos, les mineurs sont les plus exposés aux accidents.

On ne fait pas de vieux os dans les mines. Non de dieu, non!

Les Compagnies le savent bien. C'est pourquoi, plus facilement que d'autres capitalistes elles accordent des retraites aux vieux ouvriers... sachant bien que promettre ne leur coûte guère, vu qu'elles n'ont jamais lourd de pensions à carmer.

Si ce n'est pas le grisou qui les démolit, les mineurs sont victimes des éboulements, ou bien écrabouillés dans les puits de remonte, et les plans inclinés où circulent les wagonnets... Sans compter que les poussières de charbon qu'ils avalent leur colle une kyrielle de maladies.

Il y aurait pourtant méche d'éviter tous ses arias et de réduire presque à zéro les chances d'accidents, — mais ça coûterait trop les dividendes des actionnaires!

Or, comme les mineurs ne coûtent pas un centime d'achat, qu'on en trouve tant et plus sur le marché du travail, — en simple location, — les exploités ne se gênent pas.

Allez donc, quand vous êtes fixé sur toutes les manigances des capitalistes, vous épater du terrible accident qui vient d'arriver aux mines de Courrières; les pleins-détruffes vous répondront: « C'est les risques du travail! »

Tralala! C'est la faute à la Compagnie!

Voici comment les quotidiens bourgeois racontent la chose: mardi, par suite d'un faux-aiguillage, deux wagons chargés ont cavale à toute vitesse sur une voie en pente sur laquelle flanochaient trois locomotives. Des six mécaniciens et chauffeurs trois ont été escoffiés net et trois ont été salement blessés.

Eh bien, mille tonnerres, on me dira ce qu'on voudra mais on ne me convaincra pas et je rengainerai tant et plus que les vrais responsables sont les grosses légumes de la Compagnie.

Si le directeur de la mine eut été sur un des wagons ou sur une des locomotives l'accident se serait-il produit?

Jamais de la vie! Parce qu'il y aurait eu le personnel nécessaire pour l'éviter.

Y a pas besoin de raisonner plus loin, — l'accident n'est donc imputable qu'à la Compagnie!

BABILLARDE DIEPPOISE

Dieppe, le 8 janvier 1900.

Père Peinard,

Je te souhaite la bienvenue.

Vieux gniaff, empoigne ton tire-pied et astique les chameaurates. A Dieppe, tu ne manqueras pas de boulot.

Et d'un: d'abord, un mot de l'ancien maire, l'êlu de la cléricaille, qui, par une réglementation excessive, avait soulevé un conflit entre le génie militaire et l'entrepreneur municipal des vidanges.

Le génie prétendait faire vider les tinettes des trouffions par un entrepreneur de son choix, tandis que le vidangeur de maître Roger prétendait avoir le monopole de toucher à la mouscaille dieppoise.

Pendant de longs mois, cette affaire a occupé les juges. Comme ils sont gens de flair, ils ont décidé que, la marchandise civile étant patriotiquement inférieure à celle des militaires, il n'y avait pas lieu de confier aux mêmes mains le soin de la recueillir.

Bien jugé, nom de dieu! Dérouléde lui-même n'aurait pas mieux dit.

Et de deux: au Palais d'Injustice, on passe et repasse au tourniquet un Angliche nommé Murphy; il y a quelques mois les flics l'ont passé à tabac, lui cassant un peu la gueule et lui piétinant sur le ventre.

Quel crime avait-il donc commis?

Il avait, étant poivre, jeté une pierre à un bec de gaz.

Pour expier ce noir forfait, on avait songé à faire venir de l'Inde deux éléphants qui l'auraient écrabouillé sous leurs pattes, à la mode chinoise. Puis, réflexion faite, on s'est dit que les plus costauds de la flicaille dieppoise feraient la besogne avec presque autant de lourdeur que les éléphants.

Tout de même, cette histoire de Murphy manque de clarté: il y a des dessous...

Il paraît qu'au Casino de Calais ce Murphy joua aux petits chevaux. Le chef de boumeteurs le laissa miser à tire-larigot et lui laissa perdre 70.000 francs. Puis, comme l'enragé joueur voulait miser jusqu'à plus soif, afin de se rattraper, le préposé aux petits chevaux lui dit: « Le règlement défend de miser plus de cinq francs à la fois. »

Par ce procédé, l'Angliche était rincé dans les grands pros. Il gueula comme un putois, porta plainte et fut condamné en correctionnelle l'exploiteur de Calais.

Depuis ce temps, Murphy est signalé dans tous les casinos comme un homme qui ne se laisse pas voler sans crier.

La consigne est de le fiche à la porte, et s'il résiste de lui casser la gueule.

Voilà le fin mot de l'histoire de Murphy. D'ailleurs, nous redouterons de son affaire et nous casserons la vérité... à tout le monde.

Puis nous parlerons de la politique cléricafarde monarchique. C'est une comédie en plusieurs tableaux que nous intitulerons:

« I. La gare Deauville et ne se rend pas, cu l'Enfant du papeau de Méline ».

2. François-la-Touffare, ou le Prix des places;
 3. Le Patrouillottisme de rue, ou les Carabiniers dieppois;
 4. Le Goupillon et la Libre-Pensée;
 5. Diederick, ou les C...hoses écrasées par les blocs.
 Et ce n'est pas tout!
 On se plaint que le tambour de ville ne tape pas sur sa peau d'âne lorsqu'il passe sur le quai, dans les environs de la douane et de la rue du Beuf.
 Tape donc sur ta peau, tambour, et pusses-tu taper encore le jour où l'on battra le rappel des exploités pour courir sus aux exploités et faire risette à la Sociale.
 A. G.



Arbitrage masturbateur

CARMAUX. — Le 11 octobre 1899, les mineurs de Carmaux se réunissent à la Chambre Syndicale et, au nombre de 1.500, ils déclarent que, devant l'entêtement de la Compagnie à refuser une augmentation qui avait été obtenue dans tous les bassins houillers et fatigués des tracasseries des exploités, ils allaient se mettre en grève.
 Il y eut deux réunions, une à trois heures de l'après-midi, l'autre à dix heures du soir. Dans les deux la grève fut votée.
 Pendant la réunion du soir le député Andrieu, d'Albi, s'amena pour prêcher le calme et la résignation; puis comme ça ne mordait guère, il conseilla aux mineurs de s'adresser aux pouvoirs publics.
 Ça ne prit pas davantage! Malgré tous les boniments d'Andrieu, les mineurs persistèrent à vouloir la grève.
 Vers les trois heures du matin, le Comité passa outre la décision de l'assemblée, décida la reprise du travail et nomma une commission de trois membres, avec mission de rappliquer à Paris et de s'y concerter avec les ministres et la Compagnie.
 Des arbitres furent choisis pour trancher le différend.
 Cela a traîné pendant deux mois; les arbitres ont fait une petite enquête à Carmaux, écoutant — ou faisant semblant d'écouter — les réclamations et ce n'est que dimanche dernier qu'ils ont rendu leur sacré sentence.
 Turlèlement, cette sentence est ce qui était à prévoir: les arbitres se sont foutus des mineurs autant qu'il est possible.
 Aussi, les bons bougres de Carmausiens ne sont pas prêts de se laisser empaumer à nouveau; ils se sont promis de ne plus s'adresser à ces farceurs et nombre d'entre eux se sont syndiqués afin que ça ne recommence pas.
 Les mineurs sont décidés à faire leurs affaires eux-mêmes.
 Y a qué ça de vrai nom de dieu!

Chouette réunion

CAVAILLON. — Les copains se décarrassent dans ce petit patelin du Vaucluse; ils ne se laissent pas intimider par les muferies des patrons, pas plus que par les persécutions policières, — qui continuent toujours, malgré que Millerand soit ministre.
 La semaine dernière Octave Jahu a fait une conférence sur les crimes de l'autorité et les bons bougres, venus nombreux, ont applaudi ferme son jaspinage.
 Et le commissaire faisait une gueule mince de sale bobine.

Partageux!

ABBEVILLE. — Les trois-points et le socialos s'étaient réunis en un guelleton fraternel.
 Un olibrius qui n'était pas invité vint s'asseoir à table. On lui offrit le bricheton et le sel.
 Au dessert, l'intrus dégoîsa mille aneries contre la Sociale. Entres autres andouilleries il affirma que les socialos veulent le partage des biens.
 Voilà une bourde qui est bien démodée. Cependant les cléricochons la rengainent toujours. Leur plan étant de tromper et d'abrutir le populo cette couillonade mensongère les sert à merveille.
 Non, mille fois non! Il n'y a pas de sociale qui soit pour le partage. Dans la Sociale que nous rêvons — et que nous réali-

serons à la force du poignet, — ce sera justement le contraire: on foutra les terres et les instruments de travail en commun; de la sorte, on travaillera en commun accord et les produits seront répartis entre tous, sans faire de privilège pour personne.
 Les véritables partageux sont les bourgeois actuels, ces cochons entripaillés qui cherchent toujours la plus grosse part pour eux et barbotent ce qui devrait revenir aux prolos, de sorte que ceux-ci pâtissent mille misères.

Quel était donc cet ostrogoth abbevillois qui débloquent de si faramineuse façon? e n'était que M. Charles Bignon, le maire du patelin, réactionnaire, candidat sénateur.
 Si nous posons cette question: « votre grand père était un pauvre petit aubergiste; comment vous êtes-vous enrichi? »
 Le Bignon répondrait: « Par mon travail et mon intelligence. »
 Oh là là, mince de bateau! Comme tous les riches le Bignon s'est enrichi en économisant sur le travail des autres, par l'exploitation endiablée, en appauvrissant ses clients, en prélevant sur eux des bénéfices faramineux.
 Toutes les fortunes bourgeoises ont la même origine.
 Et le Bignon, bien qu'ambitieux, n'est point précisément un bienfaiteur de l'humanité.

Exposition de 1900

SAINT NICOLAS D'ALIERMONT est un patelin de la Seine-Inférieure où on fait de l'horlogerie et ton y raconte que la maison V... exposera à la grande Foire de Paris un réveil socialo épolant: ce réveil marquera la journée de huit heures, sonnera les entrées et sorties d'atelier et l'extinction des feux; de plus un mécanisme ingénieux permettra de calculer les sommes que les patrons raboteront aux prolos.
 Cette merveille a été construite sur les dessins d'un élève de la célèbre école d'horlogerie fin-de-siècle; quant à l'élève, il recevra le « poireau » ou, s'il préfère, son salaire sera porté à quinze sous par jour.
 « Le talent doit toujours être récompensé, » serine sentencieusement le directeur.

FLAMBEAUX ET BOUQUINS

Aujourd'hui est mis en vente le premier numéro des *Plébéliennes* (propos d'un solitaire), brochure hebdomadaire, par Sébastien Faure.
 En vente chez tous les libraires. — Le numéro: dix centimes.
 Administration: 80, rue Rochechouart.

Communications

Paris

BIBLIOTHÈQUE LIBERTAIRE DE BELLEVILLE. — Le samedi, à huit heures et demie, grande fête de nuit dans la salle du Concert des Omnibus. Concert par les poètes et chansonniers de Montmartre. Allocution de Prost sur l'œuvre de la bibliothèque. Conférence par E. Girault sur « Résurrection », de Tolstoï. Tombola, bal de nuit.
 Cette fête étant privée, les amis trouveront des invitations aux « Temps Nouveaux », au « Libéraire », à « l'Aurore », chez Ardouin, 86, rue de Cléry, aux Omnibus, 27, rue de Belleville, et chez Alexandre, 19, faubourg du Temple.
 LES EGAUX DU XVII^e. — Réunion salle Arthur, 25, rue Poncelet, tous les samedis, à huit heures et demie du soir.
 Samedi, 13 janvier: Inauguration de la Bibliothèque libéraire du XVII^e; conférence de Ch. Malato sur les crimes de la civilisation.
 Samedi, 20 janvier: Raphaël Dunois, Barroume selon sa correspondance.
 Samedi, 27 janvier: Dubois-Desaulle, les Atrocités de Biribi (SUITE).
 Samedi, 3 février: Causerie de A. Bloch sur la Philosophie de Marc Guyau.

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION LIBERTAIRE DU XVIII^e (provisoirement salle Couderc, 1, rue Léon). — Les réunions ont lieu les vendredis et dimanches, à huit heures et demie du soir.
 Vendredi 12, causerie par Dubois-Desaulle sur les atrocités de Biribi (2^e causerie).
 Adresser livres, brochures et toutes communications au camarade Poinçon, 22, rue des Roses.

Banlieue

CHOISY-LE-ROI. — Les libertaires de Choisy sont convoqués pour le samedi 20 janvier à 8 h. 1/2 du soir, chez le marchand de vins, 17, rue de la Raffinerie.
 MONTREUIL-SOUS-BOIS. — Soirées ouvrières, à 8 h. 1/2, 15, rue des Ecoles, près la rue de Paris.
 Samedi 13. — M. le docteur Durand: Le Cerveau, ses fonctions.

Mercrêdi 17. — M. A. de la Palme: Le Canton; Libéralisme municipal.
 Samedi 20. — M. Cakya-Mouni, qœncié en philosophie: L'Inde.
 Mercredi 24. — M. H. Lannoy, interne des hôpitaux: L'Esprit critique.
 Samedi 27. — Mlle Baerischl, agrégée de lettres: Histoire de la Révolution française (4^e causerie): La Terreur.

Départements

VIENNE. — Réunion du groupe l'« Ere nouvelle », samedi 13 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, 6, quai Ragot.

PETITE CORRESPONDANCE

— Le camarade Paul Blettry demande à Calazel son adresse, 93, rue de la République, Saint-Denis.
 — Un libéraire cantonnier: je suis tous les après-midi au bureau de 4 à 6, sauf rares exceptions. E. P.

SOUSCRIPTION

Pour graisser le tire-pied du Père Peinard

COPAINS DE COMBES LA VILLE: A. Gouget, 1 fr. 50; Jules Charlier, 1 fr. 50; un dégoûté, 1 fr. 50; Pierre Velsch, 1 fr.; Vial, 1 fr.; Eugène Asalm, 1 fr. 50; nul, 0,50; Dufossé, 1 fr. 50; Biette, 1 fr.; Léon Guedin, 0,25; P. Guedin, 0,25; N. Claude, 2 fr. 50; A. Polet, 1 fr. 25; un exalté, 1 fr.; Alexandre, 0,50; un vieux Sidi, 0,50; son fils, 0,50 un comique, 0,50 = 17,25.

BORDEAUX (par Palange): M. 0,20; Ribière, 0,50; Palange, 0,50; William, 0,20; un copain de Saint-Macaire, 0,50; un partisan de l'Idée, 0,10; à qui l'on peut compter, 0,50; Cas, 0,25; Manteuflils, 0,50; Victor, 0,50; Gauthé, 0,50 = 4,25.

Un anarchiste convaincu, 0,50; un déménageur à la cloche de bois qui met l'argent de son terme à soutenir la cause anarchiste, 0,10; un gniaff qu tapera ferme le jour du grand chambardement, 0,20; tout ce qui me reste dans ma fouillure, 0,20; un jeune mec et sa copine, chacun un rond = 1 fr. 10.

Aider le Père Peinard c'est lutter pour la liberté, 1 fr.; A bas les lois scélérates, 1 fr.; une bonne bougresse, 1 fr.; un vieux bonhomme, 1 fr.; A. Bramaille, 1 fr.; son frère, 1 fr.; Pitou qui va devenir votre abonné par Riboulle, 1 fr.; Stephen sans peur, 2 fr.; des gnons aux nationalistes, 1 fr. = 10 fr.

C. F. au Mans, 25 fr. — C. à Fouras, 6 fr. — G. Bordeaux, 5 fr. — Bardin, Leeds, 1 fr. Souscription faite dans une fabrique de pianos à Levallois-Perret, remise par le camarade Beaufort = 9 fr. 70.

RENNES: Un cafard, 0,50; une mauvaise àlène, 0,50; un gniaff et sa compagne, 1 25; Lady Namite, 0,50; A. P., 0,25; un révolté, 0,40; Jouauly, 0,50; groupe des libéraux réunis, 2 fr.; un esclave de la voie ferrée, 0,50 = 6 fr. 40.

NIMES: pour la Sociale libéraire, 1 fr.; deux rimes vagabondes, 1 fr.; un vieux lecteur, 1 fr.; Roussel, 1 fr.; Soulier, 1 fr.; pour étrenner la garce de Société, 1 fr.; épice-mar, 1 fr.; cordon bleu, 1 fr.; Coulomb, 1 fr.; Pierre Geay, 1 fr.; un libéraire endurci, 1 fr.; pour que la chanson du P. P. au populo accompagne chaque almanach du P. P., 1 fr.; Henri Goland, 0,05; pour graisser le tire-pied du P. P., 0,95 = 13 fr.

Un groupe d'anarchistes parisiens qui veulent l'abolition de la religion, de l'armée, de la magistrature, des prisons et de tous les bagnes, = 4 fr.

ROUBAIX (par Demollet): Demollet, 1 fr.; Jean Vendit, 0,20; E. Vermote, 0,25; pour la suppression du mail, 0,20; deux révolutionnaires, 0,20; F. Demnynch, 0,30; une première fois, 0,25; A. Van Acker, 0,25; un libéraire, 0,25; Chamberlin, 0,20; grand buveur, 0,50 = 4 fr. 30.

Le libéraire Juranié, 0,50; Haine aux politiciens de tout acabit, 0,25; pour étrangler le dernier prêtre avec les boyaux du dernier politicien, 0,25 = 1 fr. 05.

Trois possibilos de Saint-Denis, 0,75 — Léo Sivati, 1 fr. — Vierzon, 1 fr. 50 — B. Persan, 0,50 — F. S. Berlin, 0,50 — G. Vienne, 0,50 — un menuisier, 0,50 — un arpette, 0,30 — M. M. Lyon, 2 fr. — E. P. Mony, 0,50.

Total: 115 64

Faute de place, force est de remettre à la semaine prochaine une tartine sur Deaain, et aussi la souscription des copains de l'endroit.

L'imprimeur-Gérant, Louis GRANDIÈRE
 123, rue Montmartre, Paris

LE PÈRE PEINARD, paraît le Dimanche

Dessin de Emilio HINARD



Attends, vernine!... Attends...